

# ROMAN EN COUSERANS... et plus

Numéro 21 - Automne 2020

## E dito

Nous pouvons encore nous émerveiller devant quelques joyaux modestes de l'art roman, mais pour combien de temps encore ? Un petit virus nous a rappelé que si nombre de ces monuments devaient leur survie au tourisme, ce dernier n'était finalement pas une valeur intangible ni immuable. Il faut ajouter à cela que les sociétés changent. La déprise religieuse, l'individualisme érigé en philosophie de vie, effacent le projet collectif. Or les églises (éventuellement romanes) et leur entretien sont souvent issus d'un projet collectif. N'entendons-nous pas de plus en plus de maires dire que les églises étant peu fréquentées, il n'est pas question de consacrer de gros budget à la restauration de ces édifices ? Ce qui se passe pour Notre-Dame de Paris est l'arbre qui cache l'absence de forêt. L'avenir des petites églises n'est pas évident.

L'humanisme qui nous inscrivait dans le temps et l'espace, fait place à l'immédiateté, à l'éphémère.

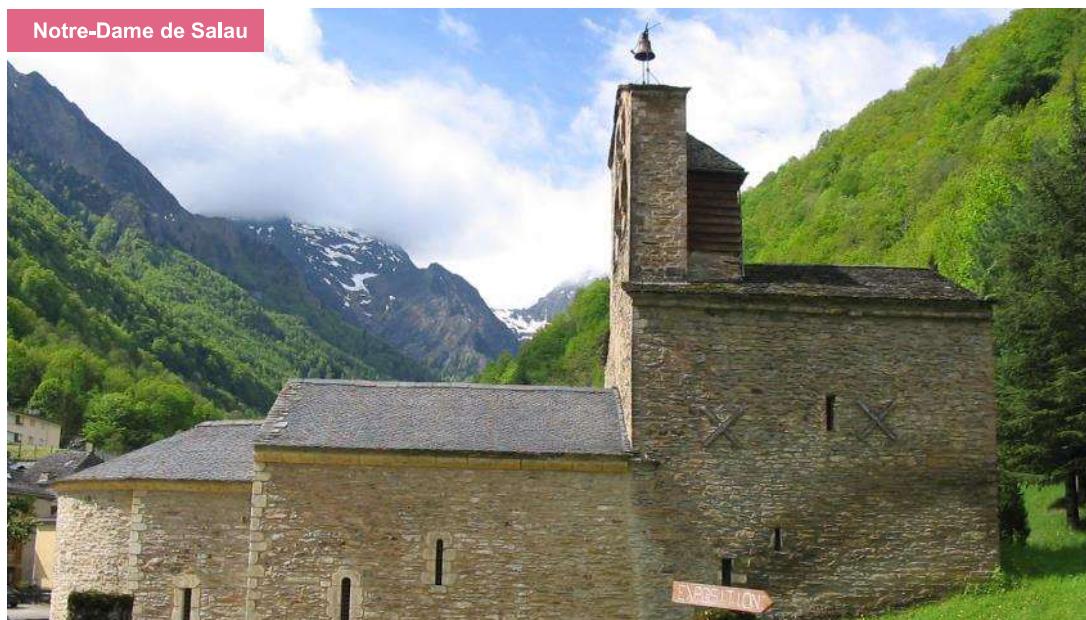
L'être humain a été capable de remettre en question le « fondamental » climatique, il est capable aussi de remettre en question le sentiment de permanence que peuvent inspirer les vieilles pierres. Mais du coup, une autre question est posée : est -ce que progresser et avancer veulent dire la même chose ?

C'est avec grand plaisir que nous donnons la parole dans ce numéro, et les suivants, à Mme Geneviève Durand-Sendrail, qui nous raconte Notre-Dame de Salau, qu'elle connaît si bien.

Merci à vous.

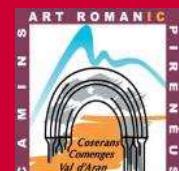
Jacques Pince

Notre-Dame de Salau



## Dans ce numéro

- Edito
- L'art roman à Salau, partie I : que savons-nous de l'époque romane ?



Les  
Chemins  
Pyrénéens  
de l'Art  
Roman

## Nous contacter

Comité de rédaction :  
Jacques Pince, Danièle  
Pélata, Pauline Chaboussou,  
Nathaly Rouch

Avec le soutien du Pôle  
Culture de la  
Communauté de  
Communes Couserans-  
Pyrénées.

Ecrivez-nous et recevez le  
bulletin par e-mail sur  
simple demande à :  
[romanencouserans@gmail.com](mailto:romanencouserans@gmail.com)

Téléchargez le bulletin en  
ligne sur le site :  
[romanencouserans09.blogspot.com](http://romanencouserans09.blogspot.com)

Faites-nous part de vos  
suggestions de lecture,  
d'évènement, de visite dans  
une église romane, ou  
proposez-nous un article à  
la publication.

J. Pince : 06 16 75 65 60

# L'art roman à Salau

La chapelle de Salau, deux fois victime de catastrophes naturelles, a au moins eu la chance d'avoir été auparavant signalée et étudiée par deux chercheurs : dès les années 1880, Jules de Lahondès (1830-1914), président de la Société archéologique du Midi de la France de 1889 à 1914, l'a décrite, dessinée<sup>1</sup> et contextualisée en publiant quelques-unes des chartes contenues dans le riche fonds de Malte des Archives départementales de Toulouse<sup>2</sup>. Puis, dans les premières années du XXe siècle, Jean Claustres, sans doute un visiteur de l'été<sup>3</sup>, a recueilli les traditions locales et dessiné le plan des établissements de la commanderie.

## Première Partie – Que savons-nous de l'époque romane ?

### La légende et l'histoire

Je regrette seulement que l'imprudent Lahondès ait voulu compléter la légende concernant la fondatrice. Ses hypothèses fantaisistes confortaient le côté romantique de la légende : une princesse espagnole répudiée, contrainte à l'exil, venue s'établir dans cette vallée où ses pleurs auraient fait naître la source du Salat, les Neuf Fontaines... Sans s'appuyer sur un document, il propose pour l'identifier

des noms de reines d'Aragon ou de Castille alors qu'au XIe siècle, ces royaumes ne touchent pas cette partie des Pyrénées libérée par les comtes de Toulouse dès l'époque carolingienne et ensuite occupée par des comtés indépendants. Ce que dit clairement la légende est que la fondatrice venait du versant sud et qu'elle avait déjà fondé une chapelle à Esterri en val d'Aneu.

Le besoin d'établir



Maître de Pedret, Abside de El Brugal, fin du XIe, début du XIIe siècles, MNAC, Barcelone

<sup>1</sup> Lahondès (Jules) : « La chapelle de Salau en Couseran », dans *Mémoires de la société archéologique du Midi de la France*, tome 11, 1874-1879, p. 410-418.

<sup>2</sup> « Actes du XIII<sup>e</sup> siècle en faveur de Salau », dans *Bulletin périodique de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts*, vol. 1, p. 338-346 et *Donation de G. Orset, de Saint-Girons, aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, 1272, idem *B.S.A.* p.149-153.

<sup>3</sup> Il s'intitule « professeur de mathématiques, membre de la société des études du Couserans ».

des relais de part et d'autre de la chaîne suffit à expliquer les deux fondations.

Beaucoup de documents ont été publiés depuis la visite de Lahondès sur ce val d'Aneu, partie du Haut-Pallars (Pallars Sobira) riche en églises du XIe siècle, et sur les seigneurs qui les fondaient. On connaît l'image d'une fondatrice d'églises : dans une fresque conservée au musée de Barcelone provenant de l'abside de San Pere del Burgal<sup>4</sup>, est peint, seul personnage du registre inférieur, le portrait en pied d'une dame : surmontée d'une grecque en relief, décor qui apparaît cette peinture à celles du cercle de Pedret, elle est vêtue d'une tunique verte sombre agrémentée d'une broderie à la ceinture, au col et autour de grandes manches dont l'ampleur souligne les gestes d'autorité de ses deux mains : la droite tient un très long cierge, on croirait une épée ! La gauche, très grande, de face, semble imposer silence et apaisement. L'érudit catalan Joan Ainaud de Lazarte l'a identifiée comme Lucia de La Marca, comtesse de Pallars<sup>5</sup>. D'abord mariée à Guillaume de Besalu, elle fut l'épouse d'Artau I<sup>er</sup> de Pallars. Devenue veuve, elle gouverna le comté entre 1081 et 1090 avec son fils Artau II et fonda des églises. Il n'y a pas de charte au sujet de la fondation de la chapelle de Salau mais comme les dates où cette dame gouvernait le Pallars coïncident avec l'époque présumée de la fondation de la chapelle, nous pouvons penser que Lucia de Pallars est la dame de la légende de Salau.

### L'arrivée des Hospitaliers

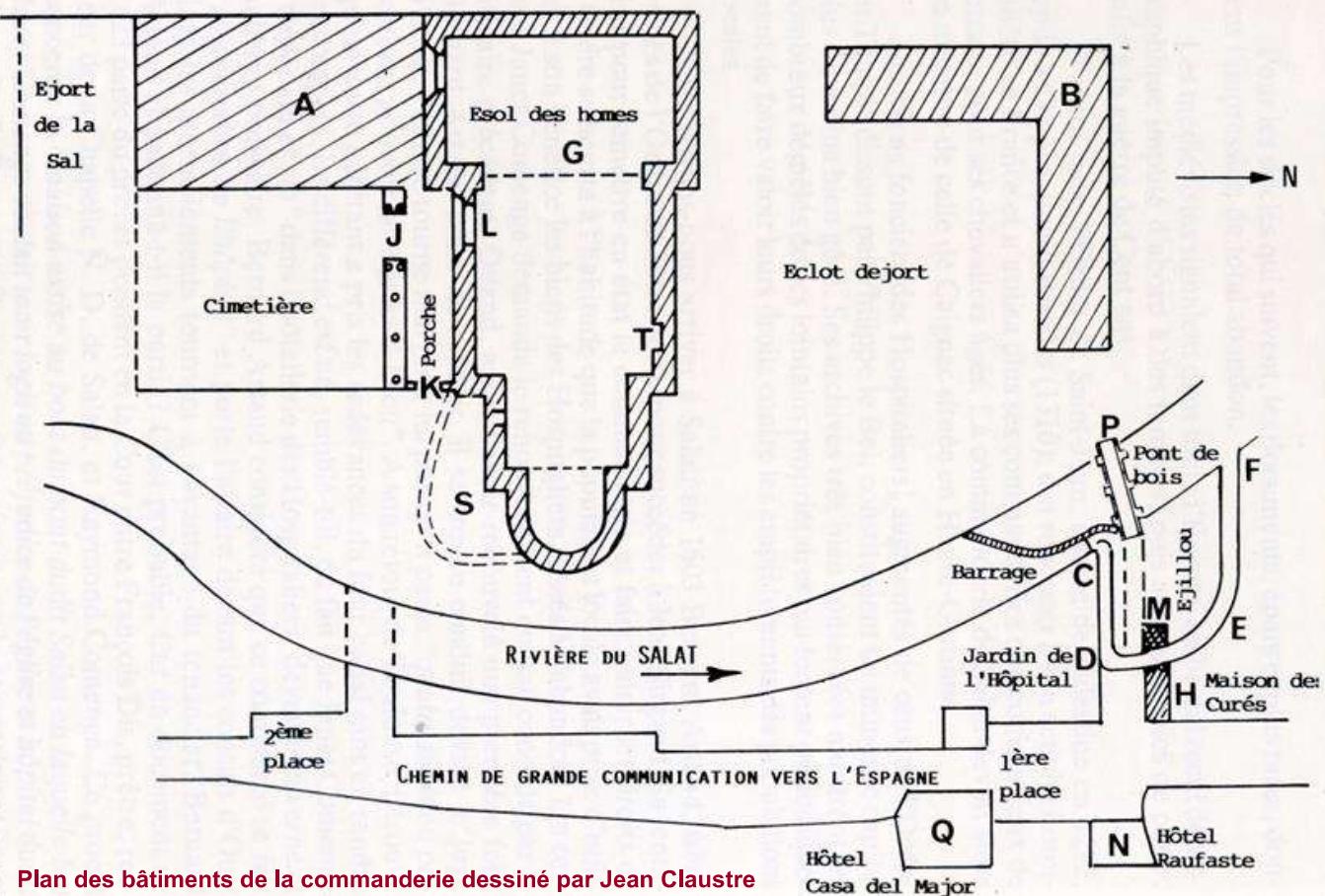
L'arrivée des Hospitaliers à Salau est postérieure à la construction de la chapelle et il me semble probable que l'initiative est encore venue du versant sud où les fondations monastiques étaient plus nombreuses que sur le versant nord. Au débouché de la route du port de Salau, à Isil, au bord de la Noguera dans une situation comparable à celle de Salau, existait un prieuré bénédictin dépendant du monastère du Mas-d'Azil. Les Hospitaliers étaient installés un peu plus bas à Susterris à la limite entre le Pallars Sobira et le Pallars Jussa où une commanderie se développa dans la seconde moitié du XIIe siècle.

A Salau, le premier acte conservé date de 1191. Il est probable que des frères étaient déjà là depuis quelque temps quand fut enregistré officiellement l'achat de la terre de Peyrefitte à Angouls. Il faut dater leur présence à Salau de

<sup>4</sup> Les ruines de cette église sont visibles à Escalo, commune de La Guingueta d'Aneu, Pallars Sobira.

<sup>5</sup> Elle était fille du comte occitan Bernard de la Marche et d'Amélie du Razès et sœur d'Almodis, comtesse de Barcelone, épouse et mère de comtes de Toulouse (Pons III, Guillaume IV, Raymond IV). Ce qui rappelle les liens entre Toulouse et ces comtés pyrénéens : le bassin supérieur de la Noguera Pallaresa, de la crête des Pyrénées jusqu'à la ville de Tremp, fut au début du IXe siècle possession des comtes de Toulouse jusqu'à ce que s'établisse une dynastie locale.

## Plan de Salau-d'en-Bas, de l'Eglise et ses abords



Plan des bâtiments de la commanderie dessiné par Jean Claustre

la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle et imaginer leur activité comme celle des fondations cisterciennes contemporaines : autour de l'église et du couvent (*domus*) sont diverses dépendances (*bajuliae*) : à Salau même se trouvent l'hôtellerie, le four, le moulin ; à Angouls, à une petite heure de marche, était une annexe où des laboureurs cultivaient sous la direction d'un frère de quoi faire vivre les frères et l'hôtellerie.

L'achat de terres est l'objet des premières transactions. Les Hospitaliers ont dû participer activement au défrichement des hautes terres et se trouver parfois en conflit avec les habitants. En témoigne l'arbitrage demandé aux prudhommes de Seix en 1258. Les quatre prudhommes<sup>6</sup> arbitrent en faveur des Hospitaliers, signe que leur présence est jugée bénéfique malgré des incidents locaux. Ils étaient aussi éleveurs. La charte de 1292 mentionne quatre personnes pour garder les chèvres, deux pour garder les porcs et quatre pour les moutons. Elle ne parle pas des mulets pourtant nécessaires pour l'accompagnement des voyageurs au passage du port. Les bêtes de somme sont mentionnées dans celle de 1266 où une dame du Haut-Pallars, Sibilia de Bela, promet sa protection aux personnes et aux biens de la commanderie : *personnes, messagers, bêtes de somme, bestiaux, les animaux et tous les autres biens de l'hôpital*<sup>7</sup>.

<sup>6</sup> Ce document, antérieur à l'établissement des consuls par Arnaud d'Espagne à la fin du siècle montre que bien avant existait une autorité locale : ces quatre prudhommes préfigurent les quatre consuls des documents ultérieurs.

### Saint-Jean du Port

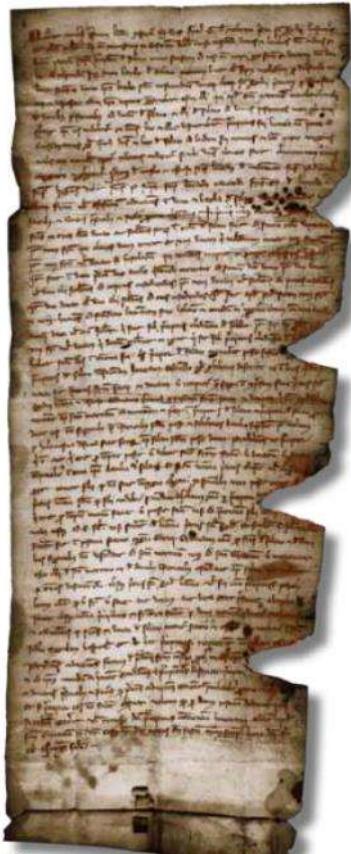
Quand fut créée l'annexe de Saint-Jean du Port, élément essentiel du dispositif créé par les Hospitaliers ? Son existence est mentionnée en 1283 et 1285 dans des actes confirmant des donations antérieures. Les Hospitaliers ont construit là une chapelle dont les bases des murs ont été récemment dégagées. Les documents parlent d'une *domus* gouvernée par un frère -ou un donat<sup>8</sup>.

### Saint-Martin

Alors que les premiers interlocuteurs des Hospitaliers étaient des familles d'Oust, Seix ou Soueix, vers 1240, le rayonnement de la commanderie s'étend vers le bas de la vallée : viennent à Salau des donateurs comme Roger de Balaguer et son fils Odon en 1243, Odon de Taurignan en 1266, la veuve du vicomte de Couserans, dame Grise de Quer en 1267. L'annexe de Saint-Martin se développe grâce aux donations de la famille Orset de Saint-Girons. En 1246, W. Orset confirme une donation faite par son père A. Orset. En 1268, B. Garssia, fils de Bonnafenna Orset, conclut des dons et des échanges de terres où apparaissent les toponymes d'Audinac, Saint-Valier, Madies del Cog, la

<sup>7</sup> « *hominibus et nuntiis et saumeris et bestiariis et animalibus et aliis omnibus bonis dicto hospitali pertinentibus* »

<sup>8</sup> En 2012, une petite équipe guidée par Denis Mirouse a fait réapparaître sous les monticules de terre et la végétation les bases de la chapelle : son abside en cul-de-four, les montants de sa porte d'entrée, une niche dans l'abside. Mais le piétinement des troupeaux et les intempéries tendent à recouvrir les pierres dégagées.



18

### Charte de 1292, AD31

coma del casal de Pujol, le riu de Isuliar, Angladas, la font de Biela, Montalt, Viela de Sagor, l'hôpital de Viela et de Sent Marti<sup>9</sup>. Où était située cette annexe ? Plusieurs sites dans le voisinage s'appellent Saint-Martin : il y en a un à Soulan ; le plus probable est situé près de l'ancienne route de Saint-Girons à Foix. En 1272, le testament de W. Orset, « *jacent de malautia en l'Ospital de Sent Marti* », montre aussi que la fonction de soin à l'origine de l'ordre des Hospitaliers était à Salau particulièrement importante. Etaient accueillis par la commanderie non seulement des voyageurs et des pèlerins mais aussi des laïcs malades ou âgés. Au départ, la mission première des Hospitaliers était de faciliter la traversée de la haute chaîne comme on le voit auprès de plusieurs autres ports pyrénéens. Il semble que leur réussite locale les ait amenés à assurer un service d'assistance qui n'était plus dans les objectifs primitifs de l'ordre, c'est le sens de la réforme de Guillaume de Villaret, grand prieur de Saint-Gilles, venu en personne à Saint-Girons le 28 octobre 1292.

### Saint-Girons

Le développement vers la basse vallée fut complété quand les Hospitaliers achetèrent à Arnaud d'Espagne, vicomte de Couserans, le moulin de Saint-Girons, achat confirmé en 1300 par un acte émanant de l'administration de Philippe IV le Bel. A première vue, on aurait pensé que l'installation des Hospitaliers se serait faite en remontant la vallée du Salat. Or, en observant les terres qu'ils ont achetées ou reçues au cours du XIIIe siècle, nous constatons qu'ils sont

<sup>9</sup> Autres toponymes en rapport avec Saint-Martin : *Sogor, al terador de Shuliar* (cf. *Isuliar* en 1268), *camp de Pomer le qual es al terador en la pertiement de Viela*.

<sup>10</sup> Arnaud d'Espagne, vicomte de Couserans en 1267, était le fils de Roger IV et de Grise de Quer : à son époque disparut le servage et s'établirent des consuls dans les communautés villageoises. Dans la charte de 1300, époque de centralisation monarchique, il est seulement qualifié de *miles* (chevalier).

<sup>11</sup> Guillaume de Villaret était grand-prieur de Saint-Gilles depuis 1269. En 1296, il devint grand-maître de l'ordre en des temps difficiles pour sa survie. Rappelons qu'en 1291, la chute de Saint-Jean d'Acre entraîna la perte de la Terre Sainte et le repli de l'ordre à Chypre où mourut Guillaume de Villaret en 1305. Il y préparait la conquête de Rhodes où les Hospitaliers s'installèrent sous la conduite de Foulques de Villaret, son frère ou son neveu.

allés de la haute vallée vers le piémont. Ce qui paraît confirmer mon hypothèse que l'initiative de fonder une commanderie est venue du versant sud, des instances espagnoles de l'ordre ou des seigneurs locaux.

### La visite du grand prieur de Saint-Gilles, Guillaume de Villaret<sup>11</sup>

Le grand-prieur assisté de plusieurs frères vient à Saint-Girons rencontrer les frères de Salau. Il juge que la vie dans la commanderie ne correspond pas aux principes fondateurs de l'ordre et demande qu' « en ce lieu privilégié où des miracles se sont opérés », on observe une plus stricte discipline. Il trouve qu'il y a à Salau trop de monde et qu'on y vit sans règle. Entre Saint-Martin et Salau, les gens vont et viennent sans demander la permission au précepteur. Trop de personnes sont admises. Il fixe donc très précisément les tâches et le nombre de personnes nécessaires à Salau, à Peyrefitte et à Saint-Jean du port et interdit les allées et venues entre Salau et Saint-Martin. Il limite strictement le recrutement : le précepteur ne doit admettre que des personnes qu'il puisse suffisamment connaître et toute admission d'un nouveau frère doit être soumise au grand prieur.

Pour resserrer la discipline, le texte de 1292 comptabilise le personnel jugé utile au service. A Salau même, quatorze hommes et deux femmes. A Peyrefitte, neuf hommes et une femme. A Saint-Jean, un homme. Au total, vingt-sept postes de travail occupés d'abord par six ou sept frères. Leurs noms figurent comme témoins sur les chartes. Plus une dizaine de *donats* et une dizaine de séculiers. Observons que la présence des femmes se limite à deux servantes « plutôt vieilles » pour Salau et à une servante « ancienne » pour Peyrefitte, laquelle peut être « donnée ou séculière ». L'ordre avait dans ses débuts en Terre sainte des sœurs vouées au soin des malades. A Salau, leur rôle paraît être un rôle de servantes.

Les séculiers étaient d'abord des paysans travaillant les terres ou s'occupant du bétail. L'hôtellerie n'abritait pas que des gens de passage : l'exemple de W. Orset cité plus haut montre que des personnes malades ou âgées veulent y terminer leur vie pieusement en prenant – ou non – le statut de *donat*, une catégorie intermédiaire plus ou moins intégrée à l'ordre. Un tiers-ordre qui admettait des sympathisants laïcs, certains vivant dans la commanderie, d'autres exerçant dans le monde leur profession. On peut penser – et certaines chartes en témoignent – que les donats et donates se recrutaient dans les familles locales et que l'on passait facilement d'un statut à l'autre. La charte de 1292 admet cette pluralité des statuts. Le grand prieur permet qu'en plus des admissions effectives comme frère ou donat, le précepteur reçoive *spirituellement* des postulants qui continuent à vivre dans le monde.

Geneviève Durand-Sendrail